

**Éveline Ribbecourt (pseudonym of Mathilde Bourdon, 1817-1888),
Journal des Demoiselles, pages 296-302
Nr X, Quatorzième Année, 3e Série, October 1846**

Éducation

La Mort du Juste.

Claudia Procula, à Fulvie Hersilia, salut !

Tu m'as demandé, amie fidèle, le récit des événements qui se sont accomplis depuis notre séparation. La renommée en a porté quelques-uns jusqu'à toi, et le mystère dont ils semblent enveloppés t'effraye sur mon sort. Pour obéir à ton appel, je vais rassembler les faits épars qui composent le faisceau de ma vie ; si parfois ces circonstances étonnent ta raison, souviens-toi que les puissances supérieures ont environné d'ombres notre naissance, notre existence et notre mort, et qu'il n'appartient pas aux faibles mortels de sonder le secret de leurs desseins...

Je ne te parlerai pas de mes premières années, passées à Narbonne, sous l'égide de mon père et la garde de ton amitié. Tu sais que ma seizième année accomplie, je fus unie à Pontius, Romain d'une famille noble et antique et qui occupait alors dans l'Ibérie un commandement important. À peine eûmes-nous quitté l'autel, qu'il me fallut partir et accompagner Pontius dans son gouvernement ; je suivis, sans joie et sans répugnance, l'époux qui aurait pu être mon père... Cependant, je vous regrettai, douce maison paternelle, ciel heureux de Narbonne, beaux monuments, frais ombrages de mon pays, je vous saluai avec des yeux mouillés de pleurs... Les premières années de mon mariage se passèrent tranquillement ; je devins mère d'un fils qui m'était plus cher que la lumière du jour, et mes heures s'écoulaient entre la pratique de mes devoirs et les plaisirs permis aux femmes. Mon fils avait cinq ans, lorsque Pontius fut nommé, par une faveur spéciale, proconsul de la Judée. Nous partîmes avec nos serviteurs, nous arrivâmes à Joppé et j'admire ce pays, riche et fertile, dont mon époux venait prendre possession au nom de Rome, maîtresse des nations. A Jérusalem, je vécus entourée d'honneurs, mais dans une complète solitude, car les Hébreux, ombrageux et fiers, détestent les étrangers *idolâtres*, comme ils nous appellent, qui profanent par leur présence une terre sacrée, dont la jouissance leur a été assurée par le Dieu de leurs ancêtres. Je passais ma vie avec mon fils, au fond de mes jardins silencieux, où le myrte se mêlait au térébinthe, où le palmier s'élevait, plus beau qu'à Délos, à côté des orangers et des grenadiers en fleurs ; là, sous ces frais ombrages, je brodais des voiles ou je lisais des vers de Virgile, si doux à l'oreille, plus doux encore au cœur. Dans les rares moments qu'il pouvait m'accorder, mon époux me semblait soucieux : si forte que fût sa main, elle était trop faible pour contenir sous le joug ce peuple si longtemps indépendant, rebelle par nature, divisé en mille sectes turbulentes et qui ne s'accordaient qu'en un point : la haine furieuse contre le nom romain. Une seule famille considérable de Jérusalem m'avait témoigné

quelque amitié ; c'était celle d'un chef de la synagogue, et je me plaisais à visiter sa femme, Salomé, modèle de vertus et de douceur, et Sémida, leur fille, âgée de douze ans, aimable et belle comme les roses de Sâron dont elle ornait sa chevelure. Parfois, elles me parlaient de leur Dieu et me lisaient même quelques fragments de leurs livres sacrés... et, te le dirai-je, Fulvie ? après avoir entendu Salomé me vanter le Très-Haut, le Dieu de Jacob, ce Dieu unique, immatériel, éternel, inaccessible aux passions comme aux vices que, trop souvent, nous divinisons sur nos autels ; miséricordieux, parce qu'il est tout-puissant, renfermant à la fois force et clémence, pureté et grandeur ; après avoir entendu Sémida mêler sa voix aux accords de la harpe et chanter des hymnes saints composés par un roi d'Israël, et qu'à mon tour j'essayais sur la lyre ; souvent alors, dans ma solitude, auprès du berceau de mon fils, je tombais à genoux et j'invoquais, presque malgré moi, pour ceux qui m'étaient chers, ce Dieu, auquel le destin lui-même, le destin aux bras de fer, obéit comme l'esclave à son maître. Je me relevais toujours fortifiée. Depuis quelque temps, Sémida était souffrante, et un matin, à mon réveil, j'appris qu'elle avait succombé, sans agonie, dans les bras de sa mère. Je fus frappée de douleur à cette funeste nouvelle, et aussitôt, après avoir embrassé mon fils, je voulus aller pleurer avec la malheureuse Salomé. Arrivée dans la rue qu'elle habite, mes porteurs eurent peine à frayer un chemin à ma litière, car des joueurs de flûte, des chanteurs et une grande foule de peuple se pressaient aux abords de la maison. Je m'arrêtai sous le vestibule ; mais, au même instant, je vis la multitude ouvrir ses flots devant un groupe d'hommes, qu'elle semblait considérer avec une attention étonnée et respectueuse. Je reconnus, marchant le premier, le père de Sémida ; mais au lieu de la douleur que je m'attendais à lire sur son visage vénérable, on n'y voyait que l'expression d'une confiance profonde, d'un espoir étrange, que je ne pouvais comprendre ; auprès de lui, marchaient trois hommes pauvrement vêtus, à l'air simple et grossier, et derrière eux, enveloppé de son manteau, venait un homme, jeune encore... Je levai les yeux sur lui, mais je les baissai aussitôt, comme on les baisse devant l'éclat du jour ; il me semblait que son front était lumineux et qu'une auréole entourait sa chevelure, qui tombait sur ses épaules, comme celle des Nazaréens... Je ne puis te dire ce que je ressentis à sa vue : c'était à la fois le plus puissant attrait, car une douceur inexprimable reposait sur son visage et une terreur secrète, car ses yeux avaient un éclat vivant qui me terrassait. Je le suivis, sans savoir où j'allais. Une porte s'ouvrit devant nous, et je vis Sémida couchée sur un lit entouré de lumières et de cassolettes de parfums ; elle était belle encore, belle de sérénité et de calme, mais son front était plus pâle que les lis effeuillés à ses pieds, et le doigt livide de la mort avait laissé des traces sur ses joues creusées et sur ses lèvres bleuies. Salomé, assise auprès d'elle, insensible, muette, ne parut pas même nous voir. Jaïre, le père de la jeune fille, se jeta aux pieds de l'étranger arrêté auprès du lit, et lui désignant la morte d'un geste éloquent, il s'écria : « Seigneur ! ma fille n'est plus... mais si vous voulez, elle vivra ! »

Je frémis à ces mots et mon cœur resta suspendu aux paroles de l'étranger. Il prit la main de Sémida, abaissa sur elle ses puissants regards et dit : « Ma fille, levez-vous ! »

Fulvie ! elle obéit ! Sémida se souleva sur son chevet, soutenue par une main

invisible, ses yeux fermés s'ouvrirent, l'incarnat reflorissait sur ses lèvres, elle étendit les bras dans le vide et s'écria : « Ma mère ! » Ce cri ressuscita Salomé ; la mère et la fille demeurèrent enlacées, et Jaïre, prosterné et baisant les bords du manteau de celui qu'il appelait le maître, disait : « Que faut-il faire pour vous servir, pour gagner la vie éternelle ? »

— Connaître et pratiquer les deux préceptes de la loi : Aimer Dieu et les hommes ! »

Ayant ainsi parlé, il disparut d'au milieu de nous, ainsi qu'une ombre lumineuse. J'étais à genoux sans le savoir, je me levai comme dans l'égarement d'un songe et je regagnai ma demeure, en laissant cette heureuse famille à sa félicité. Au repas du soir, je parlai à Pontius de ce que j'avais vu ; il secoua la tête et dit : — Vous avez vu *Jésus de Nazareth*, l'objet de la haine des pharisiens, des sadducéens, des hérوديens et des orgueilleux pontifes du Temple ; chaque jour leur ressentiment s'accroît, leur vengeance plane sur sa tête, et pourtant, les paroles du Nazaréen sont d'un sage et ses prodiges sont d'un Dieu.

— Pourquoi donc les haïssent-ils ?

— Parce qu'il a dévoilé leurs vices et leur hypocrisie, je l'ai entendu un jour : « Sépulcres blanchis, race de vipères, disait-il aux pharisiens, vous imposez à vos frères des fardeaux que vous ne voudriez pas soulever du bout du doigt ; vous payez la dîme des herbes, de la menthe et du cumin, mais vous vous inquiétez peu des commandements de la loi, de la foi, de la justice et de la miséricorde. »

Ces paroles sont vraies et profondes, trop vraies et trop profondes ; elles ont irrité ces hommes orgueilleux, et l'horizon est bien sombre pour le Nazaréen !

— Mais vous le défendez ? m'écriai-je avec chaleur ; vous avez toute autorité !

— Mon autorité ne serait qu'un fantôme devant ce peuple mutiné... Pourtant, je souffrirais de voir couler le sang de ce sage. » En disant ces mots, Pontius se leva, plus soucieux que de coutume, et je restai seule, pensive et tremblante.

Le jour de Pâques approchait, et cette fête, fameuse chez les Hébreux, rassemblait à Jérusalem une foule de peuple, venue de toutes les tribus de la Judée, pour offrir au temple un sacrifice solennel. Le jeudi qui précédait cette fête, Pontius me dit avec tristesse :

« Les augures sont néfastes pour Jésus de Nazareth ; sa tête a été mise à prix, et ce soir même, il sera peut-être livré entre les mains du prince des prêtres. »

Je frémis à ces paroles et je répétais :

« Mais vous le défendez ? »

— Le pourrai-je ? dit Pontius d'un air sombre : le sort que Platon a promis à son juste imaginaire, semble menacer le Nazaréen ; il sera trahi, persécuté et condamné à mourir d'une cruelle mort... C'est ainsi que les dieux se rient des mortels... »

L'heure du repos approchait, mais à peine eus-je incliné ma tête sur le chevet de ma couche, que des rêves mystérieux s'emparèrent de mon intelligence. Je revis Jésus, je le revis tel que Salomé me peignait son Dieu : sa face avait l'éclat du soleil ; il était porté sur les ailes des chérubins, les flammes ardentes étaient ses ministres ; debout sur les nuées, il semblait prêt à juger les générations humaines rassemblées à

ses pieds. D'un geste de sa droite, il séparait les bons d'entre les méchants ; les premiers s'élevaient vers lui, radieux d'une éternelle jeunesse et d'une sublime beauté, les seconds tombaient dans un abîme de feu, plus terrible que l'Erèbe ou le Phlégéon, et lorsque le juge, leur montrant les plaies dont son corps était couvert, leur disait d'une voix vibrante : « Rendez compte du sang que j'ai versé pour vous ! » alors ces misérables demandaient aux montagnes de les écraser, à la terre de les engloutir... mais en vain ! ils se sentaient immortels pour le supplice, immortels pour le désespoir ! Oh ! quel rêve, ou plutôt quelle révélation !... Dès que l'aube eut rougi le sommet du temple, je quittai mon lit, et le cœur encore serré d'épouvante, je m'assis auprès d'une fenêtre pour respirer l'air frais du matin. Peu à peu, il me sembla qu'une rumeur sinistre s'élevait du sein de la ville ; des cris, des vociférations plus terribles que la voix de l'Océan courroucé montèrent jusqu'à moi ; j'écoutais, le cœur palpitant et le front glacé d'une froide sueur, lorsqu'il me parut que ce tumulte approchait de plus en plus et que les pas d'une multitude innombrable faisaient gémir l'escalier de marbre qui menait au prétoire. Pleine d'angoisses, je saisis mon fils qui jouait auprès de moi, je l'entourai des plis de mon voile, et je voulus rejoindre mon époux. Arrivée à la porte intérieure du prétoire, j'entendis un grand bruit de voix, je n'osai entrer, mais je soulevai les plis de la portière de pourpre. Quel spectacle ! Fulvie... Pontius était assis sur son siège d'ivoire, dans toute la pompe dont Rome entoure ses délégués, mais à travers l'impassibilité dont il essayait de revêtir son visage, je devinai un trouble profond. Devant lui, les mains liées, les vêtements en désordre, le front ensanglanté, se tenait Jésus de Nazareth ; calme, immobile, il ne portait sur ses traits ni orgueil ni terreur, il était tranquille comme l'innocence, résigné comme le dévouement ; et pourtant, sa douceur me remplissait d'effroi, car il me semblait entendre encore les paroles de mon rêve : « Rendez compte du sang que j'ai versé pour vous ! » Autour de lui rugissait la tourbe immonde qui l'avait traîné au prétoire et à laquelle se mêlaient quelques prêtres, quelques scribes et des pharisiens, aux orgueilleux regards, reconnaissables aux phylactères de parchemin qu'ils portaient sur le front et où étaient écrits divers textes de la loi. Tous ces sombres visages respiraient la haine ; il semblait que des reflets infernaux illuminassent ces yeux ardents et que les esprits du Ténare mêlassent leurs voix à ces cris de turbulente fureur. Enfin, à un geste de Pontius, le silence s'établit.

« Que voulez-vous de moi ? dit-il.

— Nous voulons la mort de cet homme, de Jésus de Nazareth, répondit un des prêtres en se faisant l'interprète de la foule. Hérode te l'envoie, afin que tu prononces la sentence.

— Quel crime a-t-il commis ? »

A cette question, des cris s'élevèrent : « Il a prophétisé la ruine du Temple !— Il se dit le roi des Juifs ! — Il se dit le Christ, le fils de Dieu ! — Il a insulté les pontifes, les fils d'Aaron ! disaient les prêtres.

— Qu'on le crucifie ! » répétait le peuple, comme enivré de rage.

Ces cris de mort retentissent encore à mon oreille, et l'image auguste de la victime est toujours présente à mes yeux. Pontius enfin reprit la parole, et s'adressant avec douceur à Jésus, il lui dit :

« Êtes-vous le roi des Juifs ?

— *Vous l'avez dit*, répondit-il.

— Êtes-vous le Christ, le fils de Dieu? »

Jésus ne répondit pas, et les vociférations recommencèrent, plus stridentes que les cris des tigres affamés. « Livrez-le-nous ! Qu'il soit mis en croix ! » Pontius parvint enfin à se faire entendre, et il dit :

« Je ne trouve point de crime en cet homme, je vais le renvoyer.

— Livrez-le-nous ! crucifiez-le !... »

Je ne pus en entendre davantage : j'appelai un esclave et je l'envoyai à mon époux, en le priant de m'accorder au moment d'audience. Il quitta aussitôt le tribunal et vint auprès de moi. Je me jetai à ses genoux, en lui disant :

« Au nom de tout ce qui t'est cher, au nom de cet enfant, gage sacré de notre union, garde-toi de participer à la mort de ce sage, semblable aux dieux immortels. Je l'ai vu cette nuit, dans un songe révélateur : revêtu d'une majesté suprême, il jugeait les hommes, tremblants devant lui, et parmi les ombres malheureuses, précipitées au fond d'un gouffre de flammes, j'ai reconnu les visages des ceux qui, tout à l'heure, demandaient sa mort. Oh ! garde-toi de porter sur lui des mains sacrilèges ; crois-moi : une seule goutte de ce sang scellerait à jamais ta condamnation !

— Ce qui se passe m'épouvante moi-même, me répondit Pontius, et pourtant, que puis-je?... La cohorte romaine est peu nombreuse, et c'est une digue bien faible contre ce peuple que les mauvais génies semblent animer. La fatalité est autour de nous... et ce tribunal est pareil au temple des Euménides, on n'y demande que vengeance, et non justice... Mais calme-toi, Claudia, descends dans les jardins, occupe-toi de ton fils ; tes yeux ne sont pas faits pour ces scènes sanguinaires. »

En disant ces mots, il me quitta ; je restai seule, navrée d'angoisse. Jésus était encore devant le tribunal, en butte aux railleries, aux outrages du peuple, des soldats, et l'excès de leur fureur ne pouvait être égalé que par sa patience invincible. Pontius alla se rasseoir pensif sur son siège de justice ; à sa vue, les cris de mort recommencèrent plus ardents et plus sinistres. Or, il était d'usage que vers les fêtes de Pâques, le gouverneur délivrât un prisonnier, en signe de bienveillance et de miséricorde ; pour cet acte de clémence, il se conformait au choix du peuple. Voyant peut-être dans cette coutume une chance de salut pour Jésus, Pontius dit à haute voix :

« Lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de Jésus, qui est appelé Christ ?

— Nous voulons Barabbas ! » s'écria la foule.

(Barabbas était un voleur et un assassin, et ses cruautés étaient connues par toute la Judée.)

Pontius reprit encore :

« Que ferai-je de Jésus, qui est appelé Christ? »

— Qu'il soit crucifié !

— Mais quel mal a-t-il fait !

La foule, s'exaltant par sa propre furie, répéta :

« Qu'il soit crucifié ! »

Pontius fit un geste de découragement ; les clameurs de ce peuple, de plus en plus insolentes, semblaient menacer son autorité, l'autorité du nom romain dont il

était si jaloux, et qui n'avait, à Jérusalem, pour se défendre que le prestige de sa gloire, car bien peu de soldats étaient rangés sous nos aigles. Le tumulte croissait à chaque instant : jamais les bruits orageux du cirque, jamais les disputes du forum n'avaient apporté de telles rumeurs à mes oreilles ; rien n'était calme, rien, si ce n'est le front majestueux de la victime ; les insultes, les tortures, l'approche d'une mort ignominieuse et cruelle, ne pouvaient altérer la céleste sérénité de son regard ; ce regard, qui avait infusé la vie à la fille de Jaïre, tombait sur ses bourreaux avec une ineffable expression de paix et d'amour ; il souffrait sans doute, mais il souffrait avec joie, et son âme semblait s'élever vers les régions invisibles, comme la flamme pure d'une sainte oblation. Le prétoire était inondé par la foule du peuple ; il roulait, impétueux torrent de lave, depuis la montagne de Sion, où est bâti le temple, jusqu'au pied du tribunal, et à chaque instant de nouvelles voix se joignaient à ce chœur infernal. Mon époux, lassé, épouvanté, céda enfin... Heure à jamais néfaste !... Pontius se leva : le doute et la terreur livide siégeaient sur son front ; par une geste symbolique, il trempa ses mains dans aiguière pleine d'eau, et dit à haute voix :

« Je suis innocent du sang de ce juste !

— Qu'il retombe sur nous et sur nos enfants ! » cria le peuple insensé ; et se pressant autour de Jésus, ses bourreaux l'entraînèrent avec fureur ; mes yeux suivirent la victime qu'on allait sacrifier... puis, un voile couvrit ma vue, mes genoux fléchirent ; au brisement de mon cœur, il me parut que ma vie touchait à son terme... Quand je revins à moi, j'étais entre les bras de mes femmes et près d'une fenêtre qui donnait sur l'atrium, J'y jetai les yeux, et je vis, au pied d'une colonne, des traces de sang fraîchement répandu : « C'est là qu'on a flagellé le Nazaréen, dit une de mes esclaves.

— Et, plus loin, ils l'ont couronné d'épines, reprit une autre ; les soldats se jouaient de lui, en le nommant le roi des Juifs et en le frappant à la face !

— Maintenant il expire, » ajouta la troisième.

Chacune de ces paroles traversait mon cœur comme un glaive ; toutes ces circonstances de la grande iniquité ravivaient ma douleur ; et à l'angoisse qui inondait mon âme, je sentis qu'il y avait quelque chose de surhumain dans les événements de ce jour funeste. Le ciel semblait d'accord avec le deuil de mon esprit : de grands nuages aux formes hideuses s'abaissaient vers la terre, et de leurs flancs sulfureux sortaient de pâles éclairs ; la ville, si bruyante au matin, était morne et taciturne, comme si la mort eût planté ses noires enseignes sur les places publiques ; un inexprimable effroi me clouait sur mon siège, et mon fils dans mes bras, j'attendais... sans savoir quel était l'objet de mon attente. Vers la neuvième heure du jour, les ténèbres obscurcirent l'air, une secousse épouvantable ébranla la terre ; le sol semblait palpiter, et l'on aurait dit que l'univers allait se dissoudre et rentrer dans le néant... Je tombai prosternée. En ce moment, une de mes femmes, juive de nation, entra dans la chambre, pâle, échevelée, les yeux hagards, et s'écria :

« Le dernier jour est venu ! Dieu l'annonce par ses prodiges : le voile du Temple, le voile qui cachait le Propitiatoire, s'est fendu en deux ; la désolation est dans le lieu saint ; les sépulcres, dit-on, se sont ouverts, l'on a vu les justes que Jérusalem a immolés, les prophètes, les pontifes, depuis Zacharie, tué entre le temple et l'autel, jusqu'à Jérémie, qui a prédit la ruine de Sion... Les morts nous annoncent

la colère de Dieu... La fureur du Très Haut se répand comme un feu ! »

A ces mots, il me parut que mon esprit était frappé de vertige ; je me levai en chancelant, je gagnai l'escalier ; là, je rencontrai le centurion qui avait présidé l'exécution de Jésus ; ce centurion était un vétéran blanchi dans les guerres contre les Parthes et les Germains ; jamais cœur plus hardi n'avait palpité dans une plus forte poitrine ; mais en ce moment, il était pâle, défait, il semblait agité de remords et d'horreur. Je voulus l'interroger, il passa devant moi en répétant avec égarement : « Celui que nous avons tué était vraiment le fils de Dieu ! »

J'entrai dans une salle basse où Pontius était assis, la tête dans ses mains ; il me regarda et me dit d'une voix sombre : « Que n'ai-je suivi tes conseils, Claudia ! Que n'ai-je défendu ce juste au prix de ma vie ! Mon misérable cœur ne goûtera plus de repos !... »

Je n'osai répondre, je n'avais pas de consolation pour cet irréparable malheur qui nous marque à jamais du sceau de la fatalité. Le silence n'était interrompu que par les roulements de la foudre, qui se prolongeaient sous les voûtes du palais. Malgré cette tempête, un vieillard se présenta aux portes de notre demeure ; il fut introduit auprès de nous et se jeta, pleurant, aux pieds de Pontius. « Je m'appelle Joseph d'Arimatee, dit-il ; je viens vous demander la permission de détacher de la croix le corps de Jésus de Nazareth et de l'ensevelir dans un sépulcre qui m'appartient. »

Pontius, sans lever les yeux, répondit : « Allez ! »

Le vieillard sortit, et je vis qu'il était rejoint le portique par un groupe de femmes voilées.

Ainsi se termina ce jour fatal. Jésus fut enseveli dans un tombeau, creusé au milieu d'un roc ; à la porte, on plaça plusieurs gardes ; mais, Fulvie, au troisième jour, il sortit, glorieux et triomphant, de ce sépulcre, il ressuscita, ainsi qu'il l'avait prédit, et, victorieux de la mort, il se montra à ses disciples, à ses amis, et à un grand nombre de personnes rassemblées. Tel est le témoignage que ses disciples ont rendu de lui et qu'ils ont confirmé de leur sang, versé pour le Seigneur Jésus, devant les tribunaux des juges et des princes. Témoignage plus éclatant encore, sa doctrine, confiée à quelques pêcheurs de Tibériade, s'est déjà répandue par tout l'empire ; ces hommes du peuple, humbles et obscurs, ont été revêtus d'éloquence et de courage, et la foi nouvelle s'étend, comme un arbre immense dont la sève généreuse étouffera peut-être un jour le nom, le culte et la gloire des Romains.

Depuis ces événements, rien ne réussit à mon époux ; blâmé de sa conduite, par le sénat et par Tibère même, en butte à la haine des Juifs et au mépris de ceux-là dont il a servi les passions, sa vie n'était plus qu'amertume et tristesse. Je vivais seule, plus seule qu'autrefois. Salomé et Sémida ne me voyaient qu'avec crainte, moi, la femme du persécuteur, du bourreau de leur Dieu ; car elles étaient devenues les disciples de celui qui les avait rendues l'une à l'autre. Je voyais, malgré leur douce bonté, un secret frémissement passer sur leur visage, alors que je m'approchais d'elles, et bientôt je m'abstins de les visiter. Je me repliai dans ma solitude, méditant sans cesse quelques-unes des instructions de Jésus, que Salomé m'avait redites et que j'avais mises par écrit. Amie, qu'est-ce que la vaine sagesse du Portique, en comparaison de ces enseignements qu'un Dieu seul a pu léguer à la terre, tant ils

respirent de profondeur, de mansuétude et de paix ? Les relire était ma seule consolation. Au bout de quelques mois, Pontius fut révoqué de ses fonctions ; nous revînmes en Europe, et errant de ville en ville, il traîna par tout l'empire le faix de son inquiétude et d'un esprit bourrelé de remords. Je le suivis (la femme de Caïn, disent les Hébreux, suivit son mari, banni sur la terre) : mais quelle est ma vie à ses côtés ? L'affection, la confiance conjugale n'existent plus pour nous ; il voit en moi le témoin, le souvenir vivant de son crime ; et moi, je vois l'image de la croix sanglante où, juge inique, il laissa clouer l'Innocent et le Juste, se dresser entre nous ; je n'ose lever les yeux sur lui ; le son de sa voix, cette voix qui prononça la sentence, me glace le cœur, et lorsque, avant le repas, l'esclave lui présente à laver, il me semble qu'il plonge ses mains, non dans une eau limpide, mais dans un sang fumant, dont la trace ne peut s'effacer. Un jour, j'ai voulu lui parler de repentir et de confiance, mais je n'oublierai ni son regard farouche, ni les paroles désespérées qui tombèrent de ses lèvres... Bientôt, mon fils, mon bien-aimé est mort dans mes bras, et je ne l'ai pas pleuré... Heureux d'être mort ! Heureux est-il d'échapper à la malédiction qui nous suit et de n'avoir pas à porter le terrible fardeau du nom paternel ! La fatalité nous suit partout, car partout les chrétiens existent : ici même, dans ce pays sauvage des Rhédons, où nous avons demandé un asile aux brumes de la mer et aux solitudes des landes désolées, ici, j'entends parfois le nom de mon époux redit avec horreur... Et j'ai appris que les apôtres de Jésus, avant de se séparer pour aller prêcher son Évangile, avaient écrit dans l'explication de leur foi, ces mots vengeurs : *Il souffrit sous Ponce-Pilate ! Anathème terrible que les siècles répéteront ; Passus est sub Pontio Pilato !* Adieu, Fulvie ; plains-moi, et puisse le Dieu juste te donner tout le bonheur qu'autrefois nous nous souhaitions l'une à l'autre. Adieu ! (1)

ÉVELINE RIBBECOURT.

(1) La tradition populaire rapporte que Pilate, désespérant, comme Judas, de la miséricorde divine, s'arracha la vie, et que sa femme mourut chrétienne. Les Grecs la placent au rang des saintes.